

La radicalisation islamique

« Notre propos serait d'analyser le processus de la radicalisation et les vulnérabilités psychiques qui y prédisposent. Avec des cliniciens, des travailleurs de terrain, des anthropologues,... »

Journée d'étude organisée le 19 avril 2016 par le Séminaire d'Ethnopsychiatrie

Introduction

Danièle Pierre¹

Nous avons tous été profondément ébranlés par les attentats de novembre 2015 à Paris, suivis quelques mois plus tard par ceux de Bruxelles, en mars 2016. Au séminaire d'ethnopsychiatrie, nous étions particulièrement accablés. La nécessité s'est alors imposée à nous de nous réunir pour réfléchir ensemble à tout cela. Et l'idée nous est venue d'organiser cette journée d'étude. Nous remercions vivement Eric Fraiture² - lui-même déjà engagé avec ses étudiants dans une réflexion approfondie sur le sujet - qui nous a soutenus et encouragés pour que nous n'abandonnions pas ce projet malgré... notre abattement, précisément.

Nous avons choisi de délimiter notre sujet à la radicalisation comme *processus de transformation psychique* : il s'agit d'un processus d'endoctrinement sectaire qui rétrécit la capacité de penser librement par soi-même et qui *en tant que tel* met déjà en péril la santé psychique et les relations familiales. La radicalisation n'est pas le djihadisme, mais elle en constitue tout de même la toile de fond idéologique, elle offre à ceux qui voudraient passer à l'acte un prétexte communautaire, l'illusion d'agir « au nom de » cette prétendue communauté de croyants.

Nous laissons volontairement de côté les problèmes socio-économiques qui entrent ici en jeu : chômage et discrimination à l'embauche, hausse des loyers partout y compris dans les quartiers les plus pauvres (comme à Molenbeek), crise économique et politique d'austérité... frappant d'autant plus durement ceux qui sont déjà en bas de l'échelle sociale. Ces éléments sont évidemment d'une importance capitale mais nous tenons à limiter ici la réflexion à la

¹ Psychiatre, psychanalyste, responsable de l'unité et du séminaire d'ethnopsychiatrie du Centre Chapelle-aux-champs.

² Psychologue à Chapelle-aux-champs, enseignant à la faculté de Droit à l'Université Saint Louis.

sphère de compétence qui est la nôtre, celle de la psychologie clinique, du soin psychiatrique et de l'étude psychanalytique³.

L'ethnopsychiatrie est particulièrement intéressante parce qu'elle décrit les vulnérabilités spécifiques liées à la migration : Tobie Nathan et Marie-Rose Moro ont abondamment étudié les difficultés de « portage » des bébés par ces mères qui ne sont plus « portées » elles-mêmes par leur groupe d'appartenance, les difficultés scolaires, les difficultés des processus de deuil, et celles, toutes particulières, de l'adolescence. L'identité des enfants de migrants - de parents marocains par exemple - apparaît bien incertaine : ils ne sont ni Belges, ni Marocains, ils se sentent souvent rejetés de part et d'autre... Or les difficultés économiques, le vécu d'exclusion sociale ne font que renforcer cette impasse identitaire. L'analyse de Tobie Nathan à cet égard (qui est déjà ancienne)⁴ apporte ici un éclairage irremplaçable qui nous apparaît toujours d'actualité : apprenant rapidement à l'école la langue et les coutumes du pays d'accueil, les enfants de migrants sont amenés à servir eux-mêmes de guides à leurs parents dans un monde qui leur est mal connu ; il en résulte une sorte d'« inversion des générations » et un « déni de la filiation ». Les enfants de migrants ont tendance à se vivre comme des « premiers de lignées », qui se sont faits tout seuls et ne doivent rien à personne. En outre, leur rapide maîtrise d'un univers culturel dédoublé leur donne « une illusion d'indépendance vis-à-vis des règles communes » ; s'ils peuvent s'autoriser toutes les transgressions, c'est parce qu'ils éprouvent - dans la solitude et dans l'angoisse - « le sentiment de la contingence de tout référent ». Sur le plan métapsychologique, il y aurait une « quasi obligation de clivage du moi », à l'image du clivage culturel ; le mécanisme de défense privilégié serait de l'ordre du déni plutôt que du refoulement. Pour tenter d'échapper à ce douloureux destin, ils auraient tendance à se jeter à l'adolescence, dans des formes de pathologies « traumatiques », organisées selon la logique d'une « seconde naissance » (toxicomanie, délinquance, perversion, bouffées délirantes). L'attitude thérapeutique à adopter, serait d'essayer de résorber le clivage entre

³ Pour une critique du néolibéralisme et de ses conséquences désastreuses, nous vous recommandons la conférence d'Alain Badiou, suite aux attentats de novembre 2015 : « Notre mal vient de plus loin ». Il y souligne notamment cette tragique réalité, concernant les jeunes dits « des Banlieues » en France : on (= le gouvernement, les médias) leur fait bien comprendre qu'ils constituent un « problème » pour l'état français ; on leur fait comprendre que ce serait quand même mieux s'ils n'étaient pas là ! Un peu comme les réfugiés, en somme, dont l'UE ne veut pas et qui s'entassent à nos frontières...

⁴ Nathan T. La migration des âmes *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie* 1988 ; 8 : 25-42 La pensée sauvage, 1988.

les cultures et les générations, en réinscrivant l'adolescent dans sa filiation, en redonnant consistance au cadre culturel de ses parents⁵.

C'est en effet ce que l'ethnopsychiatrie propose habituellement : entrer dans le système de sens des patients, dans leur « Vision du monde », pour penser avec eux ce qui leur arrive. Le travail d'élaboration que cela permet est souvent fécond, à partir justement, des pensées, des théories, des rituels, des logiques thérapeutiques propres à la culture d'origine. Nous en avons témoigné à travers de nombreux récits cliniques⁶. Rien à voir, à l'évidence, avec l'endoctrinement sectaire dont il est question aujourd'hui ! Pussions-nous retrouver un jour, avec les familles concernées, la richesse, la souplesse, la générosité d'un système de pensée comme celui de la culture marocaine traditionnelle ! C'est clairement dans ce sens qu'une issue nous apparaîtrait possible, face aux problèmes actuels.

⁵ Nous avons proposé de prolonger cette analyse en nous référant de manière plus précise à la théorie freudienne dans « Zohra, le mauvais œil et la citrouille. Clivage du moi chez l'enfant de migrants ». *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie* 1993 ; 20 : 201-230. Cf aussi : Pierre D. *Voyager la nuit. L'interprétation des rêves en ethnopsychiatrie*. Grenoble ; La pensée sauvage : 2005 (l'histoire clinique de Farid et celle de Karim) et « Karim et son premier « fix » : un adolescent en mal d'appartenance ». *L'autre, Cliniques, cultures et sociétés* 2011 ; 12(3) : 315-325.

⁶ Par exemple : Pierre D. « Rêves et pensées traditionnelles. Apaiser les orages d'une relation mère-fille (Maroc) ». *L'autre, Cliniques, cultures et sociétés* 2012 ; 13(2) : 171-180.

La radicalisation «en ligne»

Michaël Damman⁷

Une réflexion sur la radicalisation basée sur le travail de déradicalisation menée par l'anthropologue Dounia Bouzar au CPDSI (centre de prévention des dérives sectaires liées à l'Islam) présentée lors de la journée consacrée à la radicalisation islamique, organisée par le « séminaire d'ethnopsychiatrie du Centre Chapelle-aux-champs » le 19 avril 2016.

INTRODUCTION : TERRAINS, QUESTIONNEMENTS ET SOURCES

En guise d'introduction, je voudrais dire un mot sur mes expériences de terrain personnelles, afin que vous voyiez en gros comment ce sujet m'a intéressé, afin d'avouer d'emblée les lacunes de mon savoir et d'où viennent les informations que j'ai rassemblées pour tenter de les combler.

Depuis l'an 2000, j'exerce le métier d'éducateur dans diverses structures. J'ai travaillé 8 ans dans les marolles avec des publics d'origine immigrée, occupations dans lesquelles j'ai rencontré plus d'une centaine d'adolescents de 12 à 26 ans dans une maison de jeunes. Ensuite, dans un espace parents-enfants j'ai rencontré au moins autant de mamans. Enfin, depuis près de 7 autres années, je soutiens l'intégration et l'autonomie de mineurs étrangers non-accompagnés d'origine afghane, guinéenne, syrienne ou encore malienne, pour l'ASBL Mentor-Escale, après les centres FEDASIL.

A côté de ces fonctions de travailleur social, je suis aussi anthropologue. A ce titre, j'ai comme domaine de recherche les différentes manières de se représenter la santé mentale. Une réflexion que je mène notamment au séminaire d'ethnopsychiatrie du Centre Chapelle aux champs où avec Danièle Pierre nous débattons de vignettes cliniques qui posent chacune à leur manière la question délicate de la culture dans la compréhension des troubles et dans le choix des interventions.

Si je vous mentionne ces quelques éléments, c'est que je voulais souligner que je n'ai jamais rencontré la radicalisation sur le terrain. Ma rencontre dans les marolles avec les adolescents et les parents d'origine maghrébine m'a au contraire amené à penser que derrière les différences apparentes, ces personnes partageaient mon mode de vie à près de 90%.

⁷ Anthropologue, responsable communautaire à l'ASBL « Mentor-Escale » à Bruxelles (service d'accompagnement à l'autonomie pour jeunes Réfugiés et MENA).

Et si un problème d'intégration se posait plus ou moins fort pour certains, c'était essentiellement parce que des discriminations réelles - parfois survalorisées par eux - associaient leur couleur, leur nom et leur quartier au mieux à la vulgarité et la médiocrité, au pire à la délinquance. J'ai donc parfois croisé « la haine » de Matthieu Kassovitz, mais à l'époque où j'y travaillais, elle ne menait pas au jihadisme international et trouvait dans la plupart des cas des issues plutôt apaisées. Les seules exceptions que j'ai pu rencontrer concernaient des jeunes ayant également des problématiques intra-familiales. Je n'ai pas davantage croisé de radicalisme - même idéologique - chez les mères, mais plutôt différentes manières de combiner leur Islam avec notre société et beaucoup de débats entre elles sur leur façon de le faire. Des discussions que je ne peux pas même qualifier de prosélyte.

Je n'ai pas davantage croisé la radicalisation chez les MENA. Même si un fossé culturel beaucoup plus important les sépare de notre société. De manière générale, ces considérations leurs sont encore plus étrangères. La raison m'en semble en fait assez simple, ils ont quitté une situation difficile et arriver dans notre pays est un espoir. Ils cherchent donc à s'approprier au plus vite le fonctionnement de notre société afin d'y trouver une place stable permettant notamment d'aider les leurs au pays. Et dans la mesure où nous restons une société tolérante qui impose le respect de certaines valeurs tout en permettant de vivre individuellement selon des modes de vie assez variés, le bricolage entre leurs valeurs et les nôtres se fait le plupart du temps sans encombres.

La problématique de la radicalisation m'a donc intéressé parce que j'avais besoin de savoir si je passais à côté de quelque chose, et si oui, si je devais m'inquiéter et comment. Et c'est en m'intéressant à la dynamique du recrutement « en ligne » que j'ai trouvé les réponses qui m'ont paru les plus intéressantes. La seule explication en tout cas qui m'a permis de comprendre - à moi qui suis entouré tous les jours de musulmans plutôt inoffensifs - comment ce phénomène transforme des jeunes de 90 pays différents – parmi lesquels un quart de converti (dont des japonais) - en potentielles bombes humaines.

Ce qui m'a été le plus utile, finalement, ce ne fut pas ma connaissance indirecte de l'Islam des pratiquants bruxellois, mais plutôt mon cours d'anthropologie sur les dérives sectaires

donné par Nathalie Luca⁸ lors d'une visite à l'UCL. Travaux que j'ai croisé avec le travail de prévention et de déradicalisation mené par l'anthropologue Dounia Bouzar en France, via le CPDSI⁹.

Un travail de terrain que j'ai lu, écouté et regardé, et qui me permis de découvrir que ce qui se passe « en ligne » est bien plus qu'un moyen d'échanger des informations de façon clandestine. Dans la présentation qui va suivre, nous verrons qu'en effet il s'agit au moins autant voire davantage de l'entretien et du développement d'une communauté sectaire virtuelle qui prépare au voyage vers une communauté sectaire réelle.

LES PROFILS :

Petite précision, les chiffres et les profils que je vais évoquer ne correspondent pas au total des jeunes partis de France, mais simplement aux jeunes mis en contact avec le CPDSI par le numéro vert mis en place par l'Etat pour prévenir la radicalisation. Les chiffres, proportions et profils que je vais citer sont issus de la présentation de Dounia Bouzar lors de la séance "Radicalisation and déradicalisation" au séminaire international "Musulmans d'Europe", qui a eu lieu à Barcelone les 15 et 16 décembre 2015³ organisé par l'Institut Européen de la Méditerranée¹⁰ :

Concrètement, ce numéro vert permet de signaler ses inquiétudes, de faire une évaluation et au besoin de mettre en place une prise en charge. Il aurait été composé par près de 4000 familles entre l'ouverture de cette ligne et la présentation que je viens d'évoquer, le CPDSI prenant en charge un quart des appels. Je précise évidemment que ces inquiétudes peuvent souvent s'avérer infondées et suite à une première analyse, seul un quart des 1000 appels arrivant au centre nécessiteront un « traitement ».

Parmi ces jeunes, 65% ont – de 21 ans, les plus jeunes filles ont 12 ans, les garçons 14. Aucun n'a fréquenté les frères musulmans, seuls 10% sont passé par une mosquée, 40% ont rencontré à un moment ou à un autre des rabatteurs dans la réalité et 50% ont regardé des discours salafistes sur internet. Des prédicateurs également appelés les « imams youtube ». Je précise que ces discours - pour en avoir écouté certains - s'ils sont clairement en rupture

⁸ Nathalie Luca est anthropologue et directrice adjointe du Centre d'études interdisciplinaires des faits religieux à l'EHESS. Elle a été membre de la Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives sectaires (Miviludes).

⁹ Centre de prévention des dérives sectaires liées à l'Islam.

¹⁰ <https://www.youtube.com/watch?v=f6eXSB1XhQc&feature=youtu.be>

avec certaines de nos valeurs, condamnent pour la plupart sans ambiguïté la violence jihadiste. Je le précise pour signifier que s'il y a quelque chose à faire autour du discours salafiste dans nos sociétés européennes, ces mouvements ne me semblent pas à confondre avec la radicalisation violente.

Enfin, 100% des jeunes sont passés par internet.

De façon générale, la catégorisation des profils décrits par Dounia Bouzar donne le sentiment qu'à l'autre bout de l'écran des « chasseurs de têtes » cherchent des profils types susceptibles d'être happés par l'un ou l'autre aspect de leur vision messianique.

Le profil majoritaire corrobore celui des protagonistes des derniers attentats à savoir des jeunes issus de l'immigration, de deuxième génération. Des jeunes que Dounia Bouzar décrit comme ayant grandi parfois avec des secrets de famille ou des figures de père déchu, c'est-à-dire au chômage, alcoolique, violent ou incarcéré. Comme d'autres études le soulignent, notamment celle de Farhad Khosrokhavar¹¹ dans l'ouvrage « Radicalisation¹² », il s'agit également souvent de petits délinquants sans instruction religieuse, n'ayant pas intégré la loi et manquant d'espoir d'intégration sociale.

Mais il y a d'autres profils. A côté du « héros négatif » qui veut en découdre avec l'Occident, on trouve aussi le sauveur des enfants gazés par Bachar El Assad, le martyr qui veut aller au paradis, le pieux qui veut aller vivre dans une terre sans péché. Un embrigadement « à la carte » qui nous en dit également long sur la versatilité et l'opportunisme des rabatteurs. Petite parenthèse, d'autres spécialistes de ces questions sur le terrain plutôt militaire en Syrie et en Irak, mettent en évidence que du côté des recruteurs il n'y a pas forcément non plus un ancrage long et profond avec l'Islam. Une grande partie des cadres de Daesh étant composé de cadres déchus de l'Etat irakien *athée* de Saddam Hussein. Ce projet est donc ici comme là-bas, et quoique ses défenseurs en disent, un projet radicalement neuf, en rupture avec tout ce qui a précédé, sans véritable ancrage avec une société ou une tradition.

Et si la dimension idéologique est évidemment présente, le travail de Dounia Bouzar donne à penser que l'embrigadement est au moins autant voire davantage un processus relationnel : Cette notion est importante, car nous allons voir que ce processus est si prenant que l'on ferait à mon avis fausse route en donnant trop d'importance à une lecture exclusivement

11. Sociologue franco-iranien, directeur d'études à l'EHESS

12. Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris : 2014

psychologique du phénomène. Ce que je veux dire, c'est que s'il y a certainement dans l'histoire de la personne quelque chose qui a donné prise à l'embrigadement, il y a aussi un contexte occidental où l'on appelle les jeunes à se faire une opinion par eux-même très tôt, où on les habitue assez vite à prendre leur opinion au sérieux parfois à l'égal de celle des adultes, une société où l'on n'organise pas d'initiations, où on ne promet ni ne garantit à l'âge adulte de prérogative, ni de place particulière à chacun. Ici, on est libre - et donc seul - pour la trouver soi-même, pour gérer sa crise d'adolescence.

Un processus typiquement occidental qui se réalise aujourd'hui dans une société où la défiance vis à vis des élites (médias traditionnels compris) est très répandue, où des théories du complot mal documentées font flores même chez les adultes, où la possibilité de se faire une opinion personnelle au moyen d'une fréquentation intensive des réseaux sociaux est une banalité, une évidence, un lieu commun.

Or, cette sphère publique clandestine qui permet à n'importe qui d'entrer dans la chambre d'un adolescent est une condition de possibilité fondamentale à l'embrigadement qu'organisent les jihadistes. La condition grâce à laquelle peut se déployer la machine à endoctriner. Et si elle n'explique bien sûr pas tout, elle explique néanmoins à mon sens que la plupart des jeunes n'auraient techniquement pas pu être séduits il y a dix ans.

Si je cite précisément le chiffre de 10 ans, c'est aussi parce que selon l'islamologue Gilles Kepel, c'est depuis seulement 10 ans qu'a été théorisée par Abou Moussab al-Souri¹³ l'échec de l'ancien jihad international de Oussama Ben Laden, remplacé progressivement par une doctrine qui ouvre le jihad à tout musulman européen dans le but de créer un climat de guerre civile entre musulmans et non-musulmans. Il y a 10 ans donc, à l'autre bout de l'écran, dans la plupart des cas, on aurait autrefois même pas voulu de ces jeunes.

A l'origine de l'endoctrinement, il y a donc souvent une curiosité, la recherche d'un autre son de cloche. La recherche de vidéos alternatives qui n'ont d'ailleurs souvent, au début, rien à voir avec l'Islam et le jihadisme. De lien en lien, on dialogue sur des théories du complot, on se prescrit mutuellement d'autres vidéos et finalement on entre en contact avec un pan de la « néo-oumma virtuelle » qui va prendre pour le jeune, progressivement, de plus en plus d'importance et l'amener à ne plus pouvoir se passer de ses liens avec elle. On y construit

13. Théoricien jihadiste lié à Al Qaïda

ainsi, petit à petit, sur un malaise personnel, comme souvent dans les mouvements sectaires, le rêve d'une alternative fantastique.

S'il faut donc avoir à l'esprit que dans la plupart des cas la démarche est d'abord volontaire, il faut maintenant préciser, que la véritable nature du mouvement n'est pas forcément comprise :

En effet, dans les 250 jeunes qui ont dû passer par un processus de déradicalisation, seul 4% des garçons partaient en connaissance de cause : à savoir étendre le Califat en tuant des apostats, c'est-à-dire toute personne n'étant pas salafiste au sens très particulier où Daesh et le Front Al Nosra l'entendent (les deux principaux recruteurs). 7% partaient pour faire de l'humanitaire. 7% pensaient plutôt faire une « hijra en terre promise » rejoindre une terre sans voleurs, ni violeurs. 10% voulaient mourir au pays de Cham, la Syrie mythique construite par la version de la fin du monde en train de se faire que raconte Daesh. N'étant pas tous de famille musulmane, certains voulaient sauver leur famille afin qu'elle ne subisse pas de torture lors du jugement dernier. Précisons ici qu'à côté des 70 vierges qu'un martyr se verrait recevoir au paradis, il existerait aussi l'idée que tout martyr pourra sauver l'âme de 70 personnes. Parmi ces jeunes, 50% des filles ont subi un abus sexuel non traité (je précise, avant de partir) à qui les rabatteurs ont fait miroiter une protection. 63% enfin partent pour avoir l'occasion d'appartenir à une communauté noble, trouver un rôle, améliorer le monde, des jeunes qui ont souvent présenté le concours de l'armée ou de la police et qui ont été recalés.

L'EMBRIGADEMENT :

Même désœuvré, même fragile, même perdu... Comment on se met à croire à ça ? Comment peut-on se couper à ce point d'un bon sens élémentaire et est-ce d'ailleurs tout à fait le cas ?

Pour commencer la plongée dans cet univers, il faut déjà s'imaginer que chacun d'abord, aura la réponse narcissique qu'il attend, son malaise initial étant interprété comme le signe d'une élection, présenté comme sa faculté spéciale à ressentir viscéralement la corruption du monde (un peu comme le personnage de Néo dans le film « Matrix »).

Sur-responsabilisé de cette façon, élu, ses actions vont être progressivement attendues et ainsi rendues de plus en plus nécessaires et impérieuses.

Une valorisation narcissique va se mettre en place via un mentor omniprésent (une dimension de séduction n'est pas rare) ainsi que l'introduction d'un groupe plus ou moins important pouvant aller jusqu'à 80 « frères et soeurs » se manifestant - toujours en ligne - de manière de plus en plus permanente. Le rôle héroïque donné est ainsi en partie confirmé par l'investissement intense et soudain d'un nouveau groupe autour de soi.

Entouré, surveillé autant que choyé, le mentor et le groupe seront l'avant-goût et l'avant-garde de l'inclusion dans la « néo-oumma paradisiaque », tout en plongeant progressivement le candidat dans un inventaire d'interdits et de prescriptions censés le purifier, mais qui vont surtout le couper des autres. Tantôt l'interdiction de la musique, tantôt celle de s'exposer à des images, l'idée qu'il y aurait du porc dans toute une série d'aliments de façon cachée, tout cela fait que le candidat à de moins en moins d'occasions d'échanger avec ses autres réseaux de connaissances. Il ne peut progressivement plus aller au cinéma, écouter des concerts, prendre des repas en commun avec d'autres. Fini les autres amis, les autres loisirs... Viennent en fin de processus la prohibition stricte de la mixité, la proscription de l'école (payée pour manipuler). Le dernier acte de ce déracinement étant atteint par la coupure d'avec les parents qui musulmans ou non, par l'allégeance qu'ils font au système ne sont de toute manière jamais assez musulmans pour ces groupes.

Tout cela finit par occuper l'esprit toute la journée, isole, et prévient le doute. Si la nature des interdits est importante - chacun à sa manière il permet de réduire les relations avec les autres - la permanence de ces échanges est plus fondamentale encore. C'est une constante dans les mouvements sectaires, car c'est par la permanence que sera dépassé autant que possible le doute devant l'aspect invraisemblable du projet qui reste souvent en partie présent à l'esprit. Mon étonnement fut de découvrir comment ces réseaux se sont rendus capables d'installer l'équivalent d'une présence permanente mais à distance, via la prescription de vidéos, les échanges via les réseaux sociaux, puis finalement des sms et des appels extrêmement fréquents (jusqu'à 200 par jour).

A ce titre, la néo-oumma virtuelle fait d'ailleurs peut-être mieux que la plupart des sectes, étant à la fois très présente tout en restant virtuelle, impossible de constater le degré de sainteté de ses membres au quotidien. Il est donc bien difficile de la démystifier. Et si finalement on rejoint le mouvement, là-bas, quand on constate *de visu* l'imposture, la violence et la cruauté, il sera presque impossible de faire demi-tour puisque l'on y sera vite associé à des crimes ou menacé de mort.

Très lucide sur ce point, les recruteurs postent régulièrement des vidéos où les candidats au martyr en route pour l'Occident sont filmés en Syrie en train de réaliser des exécutions. Ce qui rend leur reddition particulièrement impossible, mais nous signale en même temps que le doute sur l'engagement des embrigadés ne cesse jamais vraiment non plus.

Venons-en maintenant à la répétition de toutes ces actions au quotidien et au mimétisme induit par elles. Elles ont plusieurs fonctions et plusieurs sens. Elle multiplie d'abord les occasions de se sentir comme les autres. En réduisant les différences on réduit ainsi les possibilités d'opinions variées par un sentiment de fusion exaltée, qui lorsqu'ils se rejoignent sur place est intensifié encore par l'uniformisation des vêtements (particulièrement flagrant avec le niqab qui va jusqu'à gommer les différences corporelles). La rupture passe enfin par le changement de nom (pour les garçons), marqueur de création d'une identité nouvelle. Des noms très simples - un nouveau prénom et un nom de famille rappelant le pays d'origine. Un acte symbolique marquant le changement de vie qui vaut selon eux pour passage à l'âge adulte.

La nature de ce mimétisme est également de prétendre se mettre dans les pas des premiers compagnons du Prophète, non pas en s'y référant, mais en s'y identifiant. Il ne s'agit donc pas comme dans une religion de méditer sa vie quotidienne dans un espace sacré à des moments précis pour retourner ensuite à sa vie profane. Il s'agit ici de faire faire des choses en permanence pour faire advenir un autre monde.

Portés par une lecture paranoïaque et mégalomane de la réalité, enfin, le groupe est et mets sous stress, ce qui vient également juguler le doute et rendre difficile l'esprit critique. Afin de ne pas donner prise aux manoeuvres des « kuffars » (une expression péjorative évoquant les incroyants) qui selon eux veulent l'éradication de l'Islam, les candidats ont donc parfois un deuxième facebook pour pouvoir s'y dire tel qu'ils se pensent désormais, tout en continuant de faire croire qu'ils sont encore ce que leurs proches pensent qu'ils sont. Inutile donc, de chercher exclusivement les signes de la radicalisation dans les pratiques visibles, le port du voile ou la taille de la barbe, car contrairement aux salafistes quiétistes (des littéralistes qui affichent en permanence leur investissement), les jihadistes de Daesh et d'Al Nosra invoquent la taqîya, la dissimulation, afin de ne pas être repérés. Une technique qui est probablement également un bon moyen de ne pas en demander trop aux ex-délinquants parfois consommateurs d'alcool et de drogues. Derrière sa revendication d'un salafisme

rigoriste, on voit à nouveau l'opportunisme d'un mouvement qui attire les déçus de la modernité prêt à s'adapter à ses adeptes pour ratisser plus large.

DERADICALISATION :

Parce que le processus de radicalisation instille à la fois une fusion avec le groupe et une paranoïa envers le reste du monde, une démonstration logique portée par un apostat, s'avère dans un premier temps totalement inefficace. Le problème selon Dounia Bouzar, étant davantage pour les ex- candidats de redevenir des individus distincts, de retrouver la possibilité de se passer de ce groupe protecteur. Le format de traitement que je vais vous décrire maintenant correspond à celui mis en place pour des jeunes qui ont été identifiés comme radicalisés, dans la plupart des cas parce qu'ils étaient prêts à partir ou qu'ils ont été récupérés à la frontière.

Première partie, « la madeleine de Proust » :

Si cette première étape s'organise autour d'un coaching des parents, à distance, à l'insu du jeunes, c'est que Dounia Bouzar estime que si le jeune sait qu'une équipe a été contactée, il est probable que le rabatteur va conseiller au jeune de montrer patte blanche pour sortir quelques mois plus tard des viseurs des services sociaux et envisager un départ plus tard. En interrogeant les parents, l'équipe va donc plutôt essayer de savoir sur quelle base s'est faite « l'accroche ». Le désempolement va en effet passer par l'identification de l'utopie particulière qui a été promise au jeune. Une erreur de « diagnostic » pouvant faire perdre des mois, voir empêcher l'entreprise.

S'ensuit un coaching des parents qui vont porter cette première période appelée par Dounia Bouzar « la Madeleine de proust ». Une méthode basée exclusivement sur les affects. Les parents vont en effet tenter par de nombreuses petites expériences « entourantes », « remémorantes » de ressusciter la filiation et les sensations humaines, et ce, afin de rendre au jeune les repères affectifs de son ancienne vie. Cette phase se déploiera par les petits riens de la vie quotidienne, des promenades dans d'anciens lieux, des repas préférés, la pêche, une balade en barque. Des éléments qui font également travailler les parents sur l'histoire du jeune et renseigne l'équipe pour la seconde phase. On cerne ainsi le profil du jeune et on voit mieux quelle aspiration l'a attiré.

Deuxième étape, les « alcoolique anonymes » :

L'équipe du CPDSI dispose d'un panel de 50 repentis prêts à en parler. Dans cette phase, on convoque le jeune sur un prétexte avec le concours des parents. Le jeune se retrouve donc en quelque sorte « piégé » dans un groupe de parole composé de repentis. Dans cette pièce on ne lui parle d'abord pas, il va écouter les échanges entre un membre de l'équipe et un ou plusieurs repentis ayant accroché pour les mêmes motifs que lui (de préférence au même mouvement). Le jeune entend ainsi des gens qui sont passés par où il est passé, parfois entend parler du même rabatteur, du même mythe, du même espoir. Il entend aussi l'analyse d'autres jeunes qui ont déjà pris du recul depuis des mois (qui du coup en profitent pour se stabiliser eux-mêmes en analysant plus finement encore les contradictions de ces mouvements). Ils détaillent ce qu'ils ont cru que Daesh était et pour ceux qui l'ont connu, l'absence de terre promise sur place. Alors, souvent, au bout de 2h d'écoute, le jeune finit par s'effondrer en pleurs et souhaite communiquer au plus vite le réseau et les noms de ceux qui ont ainsi abusé de lui¹⁴.

Malgré cette étape, parfois, certains rechutent partiellement, se stabilisent un mois puis sont à nouveau ambivalents. Parmi ceux-là même qui ont aidé à en déradicaliser d'autres, certains peuvent rappeler le service pour en menacer un membre et deux heures plus tard le rappeler à nouveau et s'excuser. Souvent ce seraient les plus jeunes qui auraient le plus du mal à quitter l'embrigadement relationnel, alors pour ceux-là, on met en place une troisième et dernière phase.

3ème étape : « les témoignages des rescapés »

Toutes les trois semaines, les jeunes se retrouvent pour mettre des mots sur cette ambivalence. Comme on l'a déjà évoqué, cette phase sert également à déradicaliser d'autres jeunes. Elle peut durer jusqu'à dix mois et fait l'objet en parallèle d'une évaluation régulière du degré de rupture. Dans la plupart des cas elle est la durée maximum permettant de constater durablement avec les parents que le deuil de l'utopie et du groupe galvanisant sont faits. La plupart d'entre eux reprendront finalement des modes de vie normaux, passent le bac. Beaucoup étudieraient la médecine.

14. Malgré mes différentes lectures je n'ai pas trouvé la nature exacte de la collaboration du CPDSI avec la police.

CONCLUSIONS :

Dans la conclusion de la version orale que je faisais de cette présentation, l'important m'avait semblé d'être pratique. Nous étions proches des attentats de Bruxelles, raison pour laquelle j'inventoriais les recours possibles, les instances où signaler ses craintes, les dispositifs en train de se mettre en place, etc. J'y soulignais aussi qu'il n'est pas pertinent d'avoir recours à des signaux extérieurs comme la barbe ou le voile pour évaluer le degré de radicalisme et son aspect potentiellement violent. Pour cette version écrite, je souhaiterais prolonger ce message de façon plus générale et en tirer d'autres implications afin de tenter une conclusion qui fera sens à plus long terme.

Pour arriver à leurs fins, le projet de ces mouvements radicaux est de semer la division dans nos sociétés. Pourtant - j'espère l'avoir montré grâce à la description du travail empirique de Dounia Bouzar - ces mouvements ne sont ancrés dans la tradition d'aucune société. Couper avec les siens, même lorsqu'ils sont musulmans, se fait par un moyen moderne : internet. Ce combat n'est donc ni celui de la tradition contre la modernité, ni celui de l'Islam contre l'Occident. Comme un auditeur de ma présentation me le proposait, ce projet me semble plutôt un cocktail explosif entre une lecture très particulière du Coran et une expression sordide de notre propre mode de vie. Oui, dans ce monde où l'on fait croire et où l'on donne envie d'une réussite fulgurante à une époque où pour des raisons de politiques économiques cet appétit est si souvent frustré, ces projets qui survalorisent narcissiquement sur des bases illusoires sont de délétères réponses. Et si le dit « Etat islamique » recule actuellement dans sa réalité géographique, ce qui ne peut à mon sens que faire baisser le recrutement (car c'est à la réussite apparente du mouvement que beaucoup se sont affiliés), le contexte qui lui a donné sens, reste quant à lui, identique et finira donc par susciter d'autres formes de contestations violentes. A moins que nous ne modifions ce contexte par d'autres voies.

C'est pourquoi, les combats citoyens qui me semblent à mener, s'ils sont à la fois d'élargir le champ de notre vigilance, de développer des usages plus éclairés de nos outils de communication, sont aussi de travailler à ce que nos valeurs d'égalité, de solidarité et de tolérance ne soient pas des formules creuses. Car les jeunes tentés par les mouvements extrémistes de tout bords ne me semblent pas, pour la plupart, mobilisés contre nos valeurs, mais plutôt contre le désenchantement durable que leur tentative de s'y réaliser à suscité.

BIBLIOGRAPHIE :

Khosrokhavar F. *Radicalisation*. Paris ; Editions de la maison des sciences de l'homme : 2014.

Coolsaet R. *Le mythe Al-Qaida. Le terrorisme symptôme d'une société malade*. Bierges ; éditions Mols : 2004.

Bouzar D. *Désamorcer l'Islam radical*. Ivry-sur-Seine ; Editions de l'Atelier : 2014.

Parcours de femmes dans une mosquée bruxelloise

Malika B¹⁵.

Voici une démarche précieuse et courageuse, réalisée sur le terrain par une anthropologue : Malika est allée voir ce qui se passe dans une mosquée bruxelloise, une mosquée qui radicalise les femmes, qui radicalisent les jeunes filles. Malika va nous faire découvrir ce à quoi nous ne nous attendions pas du tout du fait de nos a priori culturels occidentaux, quelque chose qui ne nous apparaît pas du fait de notre aveuglement ethnocentriste, c'est que les jeunes filles qui portent le voile intégral, le djilbab ou le niquab à la manière des saoudiennes, ce ne sont pas du tout des jeunes filles soumises. Au contraire, elles ont quelque chose des suffragettes : elles réclament une existence sur la place publique, de façon un peu tapageuse, théâtrale. Elles réclament ce que Pascale Jamouille appellerait une « identité fière », une identité à la fois féminine, bien sûr, mais qui échapperait au culte de la femme objet (= l'horizon dernier de la civilisation de chez nous). On pourrait dire qu'elles portent une sorte de revendication « post-féministe », romantique (elles rêvent d'épouser un combattant comme on rêverait d'un Prince Charmant...), et surtout très naïve. Tragiquement naïve... C'est d'ailleurs ce qui a poussé Malika à s'engager dans ce véritable combat : « Il faut sauver cette jeunesse », nous disait-elle au séminaire.

Danièle Pierre

Bonjour à tous. Donc, voilà, comme le disait Danièle Pierre, j'ai été neuf mois sur le terrain au sein d'une mosquée à Bruxelles. Pour pouvoir trouver mon terrain, j'ai fait des recherches sur Facebook, via le virtuel. Evidemment, ce n'est pas écrit sur les mosquées de quelle tendance elles sont. Concernant cette mosquée, la responsable a accepté de me rencontrer. J'ai eu plusieurs refus d'autres lieux. Donc mon billet d'entrée, c'était la recherche de la pratique de la spiritualité en Islam. J'ai rencontré la responsable chez elle, à son domicile, avant de pouvoir être invitée à venir voir aux portes ouvertes comment cela se passait. Arrivée aux portes ouvertes, ce qui m'a beaucoup frappée, c'était la fréquentation, le nombre de femmes qui étaient présentes. Ce qui était aussi frappant, c'était cette solidarité qu'il y avait entre elles. On se sentait portée, même pour moi qui n'étais pas pratiquante.

¹⁵ Malika B. est anthropologue de formation. Nous ne la présenterons pas de façon plus détaillée car elle souhaite rester discrète afin de pouvoir continuer son travail de recherche sur le terrain.

Quand je suis arrivée là, je suis rentrée en restant comme j'étais, sans voile,... pour ne pas biaiser ma recherche. Je voulais aussi voir l'effet que cela pouvait faire de rentrer dans une mosquée sans voile. Je me suis dit que je pouvais comprendre la volonté d'adhérer parce qu'on se sent tenue par la main. C'était une sensation tellement forte, tellement englobante, ce sentiment d'appartenir et d'être portée par l'« Oumma », la communauté des musulmans. Un mois plus tard, je me suis fait suivre par une psychologue. Il était important pour moi d'avoir un lieu pour déposer ce que je vivais dans cette mosquée : j'avais peur de me faire embrigader à mon tour, de me radicaliser. Je ne suis pas au-dessus des autres. La crainte était là, bien réelle ! Il me fallait une aide extérieure.

Dans cette mosquée, il y a deux endroits : « le côté hommes » et « le côté femmes ». Le côté hommes, je n'ai pas pu y accéder. Le côté femmes est dirigé essentiellement par trois sœurs converties à l'Islam. Pas des sœurs filiations mais des sœurs en Islam. Elles font la programmation, de l'institution, on va dire. Elles donnent différents cours qui semblent assez importants.

Il y a Sœur Jacqueline, qui a une soixantaine d'années. Elle est infirmière de formation. Elle a longtemps exercé sa profession. Ensuite, elle a arrêté mais elle continue quand même à rencontrer des femmes à l'hôpital au service d'oncologie pour les accompagner. Dans certains cas, elle fait des conversions. Il y a des femmes qui, juste avant de mourir, demandent de se convertir. Donc, elle les accompagne. Elle donne tout ce qui touche aux soins, c'est-à-dire, j'expliquerai cela un peu plus loin, la hijama (la saignée) et la roquia (des exorcismes, enlever des sorts).

Il y a une jeune sœur, Sœur Mariem, qui s'occupe essentiellement des assises spirituelles, des cours fréquentés essentiellement par des jeunes filles qui ont officiellement entre 14 et 20 ans mais en fait, il s'avère qu'elles ont entre 12 et 25 ans. A la base, ces assises spirituelles sont des cours où les jeunes filles peuvent venir avec des questionnements par rapport au religieux ou à des préoccupations concernant leur quotidien. Un peu plus loin, on verra que ce n'est pas toujours aussi simple.

Et puis il y a Sœur Férouze qui est la responsable administrative de la mosquée. Elle a une cinquantaine d'années. Elle travaillait dans le secteur du marketing, auparavant. Elle donne aussi, à l'occasion, cours d'éthique.

Les sœurs utilisent leurs compétences pour pouvoir mettre des choses en place au sein de la mosquée. C'est assez bien organisé. Elles disaient souvent « tu vois, avec telle sœur, on se rejoint sur un thème. C'est Allah qui le veut ». Je me rends rapidement compte qu'en réalité, le lundi soir, elles ont des réunions où elles discutent du programme de la semaine. Au départ, j'étais acceptée à la mosquée mais avec prudence : « Qu'est-ce qu'elle vient faire ici? Qu'est-ce qu'elle recherche exactement ? ». Il y avait pas mal de prudence de leur part, même de la méfiance de Sœur Jacqueline et de Sœur Mariem. Au bout de deux/trois mois, une certaine confiance s'est installée, un peu grâce au fait que j'ai rencontré des jeunes filles dont je m'étais occupée quand elles étaient plus jeunes à l'école des devoirs quand j'étais travailleuse sociale.

Au niveau des femmes qui fréquentent la mosquée, on a différents types de parcours. Il y a des personnes âgées qui se sentent seules chez elles, dont les enfants sont grands et se sont mariés ; des femmes veuves qui se retrouvent seules et sont invitées par leurs voisines à pouvoir fréquenter la mosquée. La plupart ne parlent ni arabe, ni français. Elles viennent là pour écouter mais sans comprendre vraiment ce qui se dit. Et quand elles discutent, c'est le plus souvent avec des femmes en berbère.

Il y a aussi des mamans qui ont une quarantaine d'année. La plupart des mamans disent venir là pour apprendre l'Islam car elles se décrivent comme n'ayant pas de vraie connaissance de l'Islam. Elles disent connaître un Islam pratiqué dans leur famille, un Islam de type traditionnel mais pas vraiment un « vrai Islam ». Pour elles, le vrai Islam, c'est l'Islam qui est véhiculé par les sœurs converties, puisque elles, elles ont étudié, elles ont le savoir. D'ailleurs, certaines diront : « elles ont étudié, elles ont un diplôme. Elles savent mieux que nous. Tu te rends compte, les converties savent mieux que nous, elles parlent arabe, elles ont étudié ».

Ces femmes-là, quand elles viennent à la mosquée, c'est aussi pour apprendre l'Islam, pour pouvoir l'inculquer à leurs enfants. Elles disent avoir peur. Une des mamans me dira d'ailleurs : « Moi, je viens de Flandre et j'ai peur pour mes enfants parce que le quartier où j'habite c'est là qu'il y a le plus de recrutement pour le Syrie ». Et en même temps, elle rajoutera : « mais ce qui est un peu embêtant, c'est que quand on les inscrit à un cours en religion, on ne sait pas ce qui se dit, donc c'est quand même préoccupant. ».

La majorité des femmes qui fréquentent cette mosquée ne se rend pas compte de ce qui peut y être véhiculé comme idéologie. Pour elles, un Islam, c'est l'Islam. Elles ne font pas vraiment de distinction entre les différents courants musulmans.

Lors des assises spirituelles, comme je vous le disais, il y a des jeunes filles qui ont entre 12 et 25 ans. Elles ne viennent pas de familles défavorisées. Dans la majorité des cas, ce sont des jeunes filles qui viennent de familles aisées, on va dire de classe moyenne. Les filles expliquent que leurs parents travaillent et beaucoup sont divorcés. Ces filles vont dans des écoles qui ne sont pas cataloguées comme « écoles à discrimination positive » ou « écoles poubelles ». Elles ont un certain savoir. Elles vivent une période difficile, l'adolescence.

Alors, beaucoup de jeunes filles viennent là, au départ, parce que leurs mères fréquentent les cours d'apprentissage coranique, de langue arabe, du dogme, de l'éthique,... Les mères les ont invitées, parfois poussées, à aller assister à ces assises spirituelles. Elles disent : « Plutôt que de rester à la maison, de regarder sur internet, de regarder des films ou d'écouter de la musique, viens t'instruire par rapport à ta religion puisque tu ne la connais pas tellement ». Ces mamans ne se rendent pas compte que durant ces assises spirituelles, tout un processus va se produire. J'ai pu suivre les assises spirituelles bien que c'était pour les plus jeunes. J'ai demandé pour pouvoir les suivre. Je me suis très vite rendu compte que même si Sœur Mariem invite les jeunes filles à poser des questions, elle amène les sujets de discussions. Elle va aborder la fin du monde, l'apocalypse mais aussi la question de mettre le djilbeb, l'importance de la scolarité (c'est-à-dire si dans une école, on vous interdit de mettre le djilbeb, rien ne vous empêche de suivre les cours par correspondance). Donc, on les amène vraiment à pouvoir se retirer du monde extérieur. D'ailleurs, elle le dira très clairement. Il y a des moments où elle invitera les filles en leur disant si vous avez des amies qui ne sont pas pratiquantes, qui ne pratiquent pas l'Islam, vous devez prendre des distances. En Islam, vous devez vous entourer que de femmes et de jeunes filles musulmanes. C'est mieux pour ne pas être influencé. Il y a aussi l'interdiction d'écouter de la musique à part les « anachids », c'est à dire de la musique où l'on chante des versets du coran, ... sans instrument à part le « douf » qui est un instrument de percussion qui est fait en peau de chèvre.

On incitera et on invitera les jeunes filles à ne plus écouter de la musique. Beaucoup de ces jeunes filles diront : c'est ce qui me permet, quand je suis déprimée, de pouvoir aller mieux.

C'est ce qui me permet quand je suis stressée de me sentir bien. Parfois, je veux une échappatoire. La sœur va les inviter à écouter les « anachid » en leur disant que : « c'est faux ce que vous dites. A ce moment là, c'est Iblis qui parle, le diable ou les jnouns (démons). C'est eux qui parlent à travers la musique. On vous fait dévier du droit chemin. Le mieux, c'est d'écouter les « anachid » (coran chanté sans instruments) ». Donc, elle va nous proposer de suivre une méthodologie en disant : « Voilà, pendant une semaine, essayez de ne pas écouter de la musique mais écoutez des anachid, écoutez des versets coraniques ».

Même si au début, ces filles ont une certaine réticence, petit à petit, elles vont adhérer. Les trois sœurs sont très charismatiques. Sœurs Mariem parle avec aisance avec les jeunes, elle utilise des termes de jeunes et même son comportement corporel est dans le « parler jeune », même si elle s'habille avec un djilbeb. Ces jeunes filles vont se sentir petit à petit comprises. Elles vont parfois discuter de leurs difficultés, par exemple des difficultés vécues avec leur mère et leur père. Beaucoup de ces jeunes filles diront que leurs parents sont divorcés. Qu'elles sont en confrontation avec leur mère, qu'elles ne sont pas tout à fait d'accord avec ce qui se passe. Qu'elles ne sont pas prises en considération, que les mamans n'ont pas confiance en elles,... et c'est là-dessus que Sœur Mariem va inviter les mamans à une matinée pour pouvoir discuter avec elles et rehausser l'image de ces jeunes filles.

Petit à petit, on va voir ces jeunes filles qui vont prendre confiance en elles et s'affirmer. J'ai essayé d'avoir des discussions avec l'une ou l'autre en individuel mais c'était très difficile de faire des récits de vie avec les jeunes filles. C'était très compliqué parce qu'il fallait les voir à l'extérieur. C'étaient quasiment impossible, elles étaient soit prises par les études ou alors à faire le ménage à la maison. Certaines diront d'ailleurs : je viens ici parce que c'est mieux que de rester à la maison et de faire tout le ménage, avec maman c'est toujours le nettoyage de printemps.

J'ai pu aussi recueillir le témoignage d'Hakima qui a 45 ans. Comme ces jeunes filles, elle parle beaucoup de discriminations. Hakima est née en Belgique, elle a été à l'école en Belgique, elle a fréquenté de très bonnes écoles puis elle s'est sentie rejetée. En fait, Hakima est dyslexique. Elle a eu énormément de difficultés et s'est sentie reléguée en section professionnelle. Elle me parlera d'une anecdote ou elle se sentira humiliée par le professeur qui dira à toute la classe : « attention ne vous approchez pas d'elle, elle a des poux » !

Ce sont des choses qui l'a prennent à cœur et on sent qu'elle est prise par ces difficultés. Elle dira aussi que même pour ses enfants sont victimes de discrimination. Elle a peur pour leur avenir. Elle ne sait pas ce qu'ils vont devenir, est-ce qu'ils vont trouver un emploi ? Les mères sont venues avec des questions vraiment pratiques, des questions du quotidien et aussi du genre : « que deviendront nos enfants ? ».

J'ai connu, sur mon terrain, le « avant Charlie Hebdo » et le « après Charlie Hebdo » à la mosquée. Après Charlie hebdo, il y avait pas mal d'angoisses et de peur, certaines disaient : « Est-ce qu'on doit partir (de Belgique) ? ». Beaucoup de femmes disaient « je vais vendre ma maison ici et partir au Maroc parce que j'ai l'impression qu'ici on va être stigmatisées et rejetées encore plus ». Ces femmes ont vraiment des craintes pour la vie quotidienne, pour leurs enfants comme n'importe quelle maman. C'est ce que les sœurs vont utiliser pour pouvoir venir imposer leur manière de voir les choses par rapport à l'Islam. Donc, aussi bien pour les mères que pour les jeunes filles, elles diront : « Mais vous savez, l'Islam traditionnel, il faut faire attention, ce n'est pas le vrai Islam. Il faut lire, demander aux scientifiques ». Et pour elles, les « scientifiques », ce sont ceux qui sont reconnus par l'Arabie Saoudite, ce ne sont pas les scientifiques comme on pourrait penser ici en Occident. Donc, elles invitent vraiment les femmes à pouvoir s'initier à l'Islam comme elles le voient, c'est à dire un Islam wahhabite. Alors, certaines femmes vont être confrontées elles-mêmes à des problèmes avec leurs propres parents. Hakima me dira mais tu sais, maman n'arrête pas de me dire : « mais c'est quoi cette secte dans laquelle tu es maintenant ? » et elle lui répond : « tu sais, c'est parce que toi tu ne sais pas, t'as pas fait des études mais là, j'apprends le véritable Islam. Celui que tu n'as pas appris parce que tu es analphabète ». Il y a des confrontations entre générations : « vous ne savez pas, nous on sait ». Les sœurs vont aussi rehausser l'estime des femmes et des jeunes filles en leur disant : « vous vous savez, à vous de pouvoir convaincre vos proches, à vous de pouvoir leur montrer le droit chemin ».

Au niveau des jeunes filles et des femmes, la question du père revenait souvent. Le père est souvent pris pour celui qui ne sert à rien. Quand on posera la question aux jeunes filles sur les rôles que prennent leurs parents, comment les tâches se partagent ? Elles diront clairement : moi, mon père est absent. Certaines diront qu'il est parti, qu'il s'est remarié et qu'elles ne l'ont plus jamais revu. Mais de toute façon, le père ne sert à rien, c'est maman qui s'occupe de tout, c'est maman qui travaille pour subvenir à nos besoins, c'est elle qui

endosse tous les rôles. Et là-dessus, les sœurs vont pouvoir profiter pour dire, vous voyez, le rôle de la mère c'est de pouvoir éduquer leurs enfants en Islam, dans le droit chemin. Elles insisteront sur les tâches et les rôles de chaque parent pour définir la place de la femme en Islam.

Les Sœurs organisaient très souvent des moments où elles invitent des intervenantes extérieures à la mosquée. Ces intervenantes sont choisies. Ce sont d'abord des femmes musulmanes, qui ont étudiées soit la psychologie, soit des matières en relation avec les soins thérapeutiques comme les massages, sophrologie, ... On les pousse à ne consulter que chez des praticiennes musulmanes. On invite les femmes à pouvoir se faire soigner au sein du groupe, chez les musulmanes plutôt qu'à l'extérieur. (On leur déconseille, voire on leur interdit de consulter ailleurs !)

Et donc, on va avoir une initiation aux soins par la saignée par Sœur Jacqueline. Elle va utiliser des ventouses qu'elle place à différents endroits du corps sur des incisions et elle va pomper le sang afin de purifier le corps de différentes maladies. Elle dira que quasiment toutes les maladies sont soignables par ce traitement là. Et quand je pose la question de quand une personne a le cancer et décède, elle dit que c'est parce que Dieu le veut et Dieu est grand, on ne remet jamais en question Dieu.

Elles invitaient aussi à l'hijra, s'exiler dans un pays musulman. Pour elles, c'est le but ultime. Sœur Mariem dira que c'est vraiment pouvoir partir un jour enfin en terre musulmane, en Syrie. Même si elles n'invitent pas directement au djihad. Indirectement, elles le font par leurs propos. Comme quand Sœur Jacqueline va parler des combats de Médine. Certaines personnes demandent ce qui se passe au Moyen-Orient. Elle dit « qui dit ce qui s'y passe ? Les musulmans ne tuent pas. Vous regardez les médias, surtout n'écoutez pas ce que les médias disent, ils mentent. Si vous voulez savoir, il faut être sur place, il faut le voir ». Et donc, ce qui est proposé là est vraiment d'avoir une rupture avec le monde occidental : éviter les médias, éviter d'avoir des relations avec des mécréants/des « kofars », éviter tout ce qui est fêtes, anniversaires, ... pour elles, c'est condamnable. Petit à petit, elles éloignent les femmes et les jeunes filles de leur sphère sociale, de la société occidentale. D'ailleurs, quand moi, j'étais dans cette mosquée, j'avais toujours l'impression qu'une fois que je sortais, j'étais dans un autre monde. C'est vraiment un cocon, j'avais l'impression d'être

dans une famille, prise par la main mais dans un monde parallèle de ce que je vivais à l'extérieur, une espèce de pays différent, avec ses propres règles.

Je me suis rendu compte que chaque femme amenait sa propre histoire, sa vie privée, pour la plupart assez douloureuse. Comme un deuil, ou l'humiliation répétée à l'école, par exemple.

Une douloureuse histoire de deuil

Je vais vous parler de l'histoire de Sœur Mariem et de sa maman. Sœur Mariem s'est convertie quand elle avait 15 ans. Elle avait un frère aîné. Elle disait qu'à 15 ans, elle cherchait à avoir une spiritualité. Elle ne se sentait pas bien. Elle se sentait mal dans son corps, mal dans sa tête et donc elle essayait de trouver un but, un sens à sa vie. Alors, elle a été voir du côté du catholicisme, du judaïsme, du bouddhisme et elle ne voulait rien savoir de l'Islam au départ... Elle est d'origine grecque orthodoxe. Elle explique qu'un jour, elle a fait un rêve. Dans ce rêve, elle voyait le mot Allah derrière elle, à côté d'elle son frère et sa mère. Et depuis ce jour, dès son réveil, elle a l'impression qu'elle doit adhérer à l'Islam. Donc, elle a commencé à se renseigner, à apprendre, à lire le coran en français, et pour s'investir un peu plus à la pratique, elle a décidé du jour au lendemain de mettre un voile, simplement le voile. Et petit à petit, vers 18-19 ans, elle a mis le djilbab entier. Elle a suivi des cours d'assistante sociale et elle a travaillé au départ dans l'aide à la jeunesse après ses études. Pour elle, la recherche spirituelle est très importante. Il faut savoir qu'elle a vécu quelque chose de très douloureux. Elle était très proche de son grand frère qui était malade depuis l'âge de 7 ans et qui est décédé à 26 ans. Et qui s'était lui-même converti à l'Islam avant elle ! D'ailleurs, elle dira à un moment « j'ai aimé mon frère, je l'ai aimé plus que Dieu et c'est pour ça qu'Allah me l'a retiré. » Il y a une question de culpabilité et une souffrance. Quand elle en parle, elle en pleure véritablement. On sent vraiment qu'il y a une souffrance immense et les jeunes filles étaient très touchées par rapport à son récit. Et dans la même lignée, sa maman s'est convertie beaucoup plus tard pour cette simple raison : si elle se convertissait à l'Islam, elle savait qu'elle pourrait rejoindre son fils quand elle mourrait. Puisqu'il était musulman, puisqu'il est mort en musulman.

La maman a vécu en Grèce et a été forcée, par sa famille, à se marier. Elle dira même que pour elle, elle s'est sentie violée par le père de ses enfants. Elle était maltraitée par la belle

famille et par son ex-époux. A 22 ans, elle a décidé de prendre une valise et ses deux enfants. Elle a fait des faux papiers et s'est enfuie pour venir vivre en Belgique. Depuis, ses enfants n'ont plus jamais revu leur père. Pour elle, ses deux enfants, c'était tout ce qui pouvait exister dans ce monde. Elle faisait tout pour eux, ils étaient vraiment sa vie. Elle dira qu'elle ne vit que pour ses enfants. « Pour moi, c'est ma vie, je ne vis que pour eux ».

Un extraordinaire soutien à l'estime de soi

Les converties disent souvent qu'Allah les a choisies, ceux qui sont ou deviennent musulmans sont élus par Allah. Les rêves sont très importants pour elles, Allah leur parle à travers les rêves. Elles construisent les histoires autour de mythe qu'elles retrouvent soit dans les récits islamiques ou leurs rêves.

L'histoire d'Hakima (celle qui était dyslexique à l'école et qui s'était fait humilier pour une histoire de poux) montre que c'est vraiment la reconnaissance qui est importante pour elle. On sent que c'est ce qu'elle a trouvé au sein de la mosquée. Elle apprend enfin des choses et on prend du temps pour lui apprendre. On lui dit : « tu vas savoir. T'inquiètes pas, on t'attendra ». Ce qui est assez positif dans cette mosquée, c'est qu'on suit ces jeunes filles et ces femmes. On ne les laisse pas seules. Quand elles ont des cours sur l'arabe, on se mettra au niveau de la dernière, de celle qui a des difficultés. Pour elle, ça s'était très important. Ce qu'elle n'a pas vécu, ce qu'elle n'a pas ressenti dans les écoles secondaires et primaires, c'est un soutien. On lui dit : « finalement Hakima, tu n'es pas bête contrairement à ce qu'on a pu te dire. Tu peux apprendre, tu peux aller très loin et nous on est là pour te donner les outils pour ».

Les jeunes filles, les femmes et même les sœurs, pour elles, c'est la reconnaissance qu'elles recherchent et qu'elles trouvent. Les sœurs elles même ont une reconnaissance. Les femmes les vénèrent, les voient comme étant des savantes et elles vont en jouer. Même si elles se disent parfois être gênées, on sent quand même qu'il y a une certaine jouissance du fait de pouvoir savoir, de pouvoir être sollicitées par ces femmes. Il y a une certaine posture aussi au niveau physique. Ainsi, Sœur Jacqueline a une petite mallette de médecin en cuir quand elle vient.

Contrairement aux deux autres sœurs Mariem et Férouze, sœur Jacqueline a une certaine virulence dans ce qu'elle raconte. Il y a une haine dans les propos qu'elle tient alors que les deux autres sœurs, cela part d'un bon sentiment, je dirais ; elles-mêmes se disent « nous, on

est pas radicales dans nos propos. Pour les occidentaux, nos propos sont radicaux mais nous on pratique vraiment ce que l'islam nous demande de faire. On (ne fait que) respecter les préceptes de l'islam ».

Discussion :

La mosquée est un cadre rassurant pour ces femmes comme je disais, elles se sentent soutenues, elles ont des réponses à leurs questionnements et ceci de manière conforme à l'islam, ce qu'elles n'auront peut-être pas si elles vont chez un psychologue, une personne qui n'est pas musulmane. Je pense qu'il y a aussi des craintes par rapport à ça. Elles ont des doutes. Elles peuvent aussi, avec les sœurs, parler librement de tout ce qui concerne l'invisible, les djins, la possession, ce qu'elles ne peuvent pas penser faire avec des psychiatres ou des psychologues occidentaux qui pourraient se dire qu'elles sont folles. Sauf en ethnopsychiatrie (mais il faudrait qu'elles le sachent). Les asbl proposent des cours, des stages (cuisine, couture) mais elles veulent apprendre à lire, écrire, ... connaître leur religion, être fière de leur identité ...

Il y avait peut-être un peu d'espoir il y a 20 ans mais là, on est arrivé à un tel point, j'ai l'impression, qu'on a été tellement loin, qu'il va falloir beaucoup de temps, une grande analyse, se poser, réfléchir à ce que l'on peut mettre sur pied pour pouvoir avancer. Je pense que la jeunesse actuelle en vaut vraiment la peine. On se sent belge, moi-même, étant d'origine maghrébine, je me sens belge, j'ai envie d'œuvrer pour mon pays, pour la Belgique. On a du potentiel au niveau de la jeunesse mais on est en train de les laisser filer. C'est pour cela que chez DAESCH ça fonctionne bien, on met leur compétence au service de la communauté. L'Oumma est quelque chose de très important au sein de la communauté musulmane.

Est-ce que les filles recherchent un père manquant et le manque d'homme, seraient-elles en recherche d'un vrai mec, d'un homme guerrier ?

Les jeunes filles et les femmes, quand elles parlaient de père, c'est par rapport à leur vécu ce qui est véhiculé dans la mosquée par les sœurs, c'est plutôt que le père a un rôle à jouer quand il est musulman, quand il est pratiquant et on insiste sur le rôle de la femme et le

choix aussi de ne pas choisir quelqu'un parce qu'on est amoureuse mais une personne qui est un bon musulman et un bon musulman c'est la pratique de l'Islam comme elle l'entendent. Donc dans ce sens, ça peut leur donner aussi un but de pouvoir se marier avec un bon musulman, de faire leur vie et de pouvoir ramener la famille vers le paradis. La femme a la vertu, c'est elle qui amène l'honneur au sein de la famille, elle doit le préserver et elle doit pouvoir véhiculer l'Islam. Elle doit montrer que c'est une bonne musulmane et qu'elle doit soutenir son mari elle lui doit obéissance, ... tout ça est mis en avant par les sœurs et donc c'est un apprentissage qui se fait aussi.

Finalemnt elles ont accepté votre présence parce que vous connaissiez certaines filles et surtout leur histoire à l'arrivée dans la mosquée et j'aurais voulu savoir comment vous en êtes sortie de cette histoire et comment vous avez pu être questionnée sur ce que vous alliez dire à l'extérieur? J'apprécie votre sincérité et je suis surprise de l'ampleur de ce que vous amenez.

C'était très difficile car neuf mois de terrain, on crée des liens avec les personnes. Mais ce que j'ai dû entendre avec des moments où la haine était fort présente, c'était dur. J'ai pris 2 mois à réfléchir à ma stratégie de sortie, Il faut savoir aussi qu'on a essayé aussi de pouvoir me tirer vers elles, elles sont en recherche de personnes qui sont diplômées,... qui ont des connaissances et qui ont une aisance de parler avec les gens. Vers la fin, une des sœurs m'a dit : « ça va être génial. Maintenant que tu as terminé, l'année prochaine, viens avec nous on va étudier au centre des sciences islamiques et tu vas voir, fini la famille, fini les amis, on va faire qu'étudier, étudier l'Islam, le coran, ... » Et finalement, j'ai tout simplement dit que ça se terminait et que ça prenait fin et que j'y retournerais probablement pour dire bonjour. Pour les filles que je connaissais, c'est parce que j'étais travailleuse sociale et cela a permis qu'une confiance s'installe par la suite. Mais ce n'était pas facile parce que il y a un conflit de loyauté, ce n'est pas évident. Mais en même temps, je ne pouvais pas non plus biaiser mes données on essaie d'être le plus juste possible.

Journée de réflexion sur le thème de la radicalisation islamique.
Table ronde avec des cliniciens :
Quelles perspectives, quels projets mettre en place sur le terrain ?

Comment faire à présent en clinique ? Prévenir, soutenir les familles, continuer une thérapie malgré l'emprisonnement : autant de nouveaux défis qui se présentent à nous. Nous sommes tous novices en la matière (certains peut-être moins que d'autres), mais voilà : il faut bien essayer de faire face et de se mettre au travail ! D.Pierre

Vignettes cliniques.

Nadine Boigelot¹⁶.

Mehdi appelle à l'aide.

2014, soit avant les attentats de Paris.

La tante de Mehdi, tout juste 18 ans, arrive inquiète dans mon bureau : Mehdi a contacté sa cousine pour qu'elle lui achète un billet d'avion pour la Turquie sur le net. Elle suspecte un départ imminent de Mehdi pour la Syrie. Elle est convaincue que cette demande de Mehdi est un appel au secours.

Travaillant dans le quartier depuis sept ans, je connais bien cette dame, ses enfants, Mehdi, ce qui facilite le lien.

Nous décidons de travailler avec la tante sous la forme d'une « supervision » quasi quotidienne.

Mehdi est un jeune aux prises avec la petite délinquance. Bien que fréquentant l'école régulièrement où il est bon élève, Mehdi zone au quartier et fait mousser l'adrénaline avec ses potes en commettant des délits qui lui valent plusieurs séjours en IPPJ.

Sa maman passe beaucoup de temps sur le net à lire des textes et forums en tous genres en lien avec l'Islam. La tante relève que sa belle-sœur comprend, voire, approuve les départs

¹⁶ Psychologue au service « Le Pont », asbl « Lutte contre l'exclusion sociale », Molenbeek-Saint-Jean. Le Pont offre un service d'écoute, d'accompagnement psychologique, d'information et de guidance à tout Molenbeekois sujet à des problèmes de consommation et d'addiction (drogues, médicaments, alcool, jeux,...). Le service offre également une écoute et un soutien aux familles et aux proches. Les entretiens se déroulent au siège de l'a.s.b.l. et/ou sur le lieu de vie (domicile, espaces publics, IPPJ, prisons, etc.)

vers le Djihad. Elle reproche souvent à sa belle-sœur de passer plus de temps sur le net qu'avec ses enfants.

Le papa de Mehdi, très pris par son travail, est peu présent. C'est un homme décrit comme gentil et aimant mais triste.

A la maison, Mehdi aime passer du temps avec sa sœur.

Nous relevons que Mehdi a donc des points d'ancrage :

- Un lien fort avec sa sœur
- Un papa aimant
- Sa tante qui lui a toujours gardé sa porte ouverte
- Un lien fort avec l'école qui maintient le lien avec lui pendant ses séjours en IPPJ.

La sœur de Mehdi fait son coming out. Elle quitte la maison du jour au lendemain pour aller vivre on ne sait où avec sa compagne. Un tabou s'installe dans la famille.

Medhi se met à désertier la maison et le quartier chaque soir. Il fréquente des hommes plus âgés que lui qu'il retrouve, nous le comprendrons plus tard, dans des appartements. Mehdi, jusque-là fort peu intéressé par la religion, revêt l'habit traditionnel et adopte un discours haineux envers tous ceux qui rendent son père malheureux.

Jusqu'au jour où le jeune homme contacte sa cousine pour son billet d'avion. La cousine refuse et le travail assidu d'accompagnement de la tante se met en place.

Medhi commet un braquage (pour se payer son billet d'avion ? pour qu'on l'arrête ?) Arrêté, il est incarcéré... au grand soulagement de sa tante et de sa cousine. Les parents, en colère et honteux, refusent d'aller voir leur fils en prison. Un second tabou s'installe dans la famille.

La tante leur manifeste son désaccord et son intention d'aller elle-même voir Mehdi.

Elle écrit un courrier à son neveu dans lequel elle manifeste son désaccord par rapport aux actes délictueux, sans s'attarder, ET tout son amour pour lui : « *On est là !* ».

A peine la lettre réceptionnée, Medhi téléphone à sa tante, en pleurs car ému par son geste. Quelques jours plus tard, il reçoit la visite de sa tante et de sa cousine.

Mehdi reçoit d'autres visites régulières : la mienne et celle de ses professeurs qui lui amènent des cours, l'encourageant à terminer son année scolaire, même à distance. La tante parviendra à emmener son frère avec elle à la visite suivante. Le père de Mehdi confie à la tante connaître l'adresse de sa fille. La tante contacte la sœur de Mehdi. Après lui avoir témoigné tout son amour, elle lui parle de Mehdi : « *Ton frère est en difficulté, s'il te plaît, vas le voir. Tu comptes tellement pour lui* ». Mehdi reçoit la visite de sa sœur.

Mehdi est libéré quelques mois plus tard. Il est accueilli à l'école et termine avec fruit ses études secondaires.

Sa cousine fait appel à ses compétences : « *J'ai besoin de toi* ». Mehdi lui rend ce service bien volontiers ce qui le valorise.

Aujourd'hui :

Mehdi a retrouvé ses jeans basket ; il approfondit ses études, a passé son permis de conduire, voit régulièrement sa sœur ; il est amoureux.

Quant à sa sœur, elle a renoué des liens avec sa famille, ... prudemment.

Anas a la Haine

Anas est un jeune adulte addicté à l'alcool et au cannabis. Il est en surveillance électronique depuis un an. Il a fait trois ans de prison pour vols avec violence. Pouvant solliciter des permissions de sortie (PS), Anas prend contact avec notre service. Les PS sont en effet souvent conditionnées par l'obligation de consulter un psychologue. J'entame le suivi au sein de la prison à raison de deux entretiens par mois pendant près de deux ans.

Anas est régulièrement sous effet. Marouane, la trentaine est « un ami » de la famille qui le fournit lors des visites. Anas ne sait pas dire « Non », surtout lorsqu'il s'agit de se procurer quelques joints. Il se fait pincer et passe régulièrement du temps en strict.

Chaque période de strict est l'occasion d'un sevrage forcé au cours duquel Anas fait du sport intensif. Il en ressort déterminé à ne plus consommer, mais rechute à chaque fois : besoin de s'évader dans sa tête, d'être moins nerveux, de dormir la nuit. Lorsqu'il ne parvient pas à se fournir en cannabis, Anas consomme neuroleptiques et barbituriques prescrits à d'autres détenus par le service médical de la prison.

Tisser le lien prend du temps : régularité, fiabilité et envoi systématique de copie des courriers adressés à la prison (demande d'autorisation d'entrée, document attestant de notre accord de le recevoir en nos services ...) sont mes moyens d'approvisionnement.

Depuis 2014, Anas est en surveillance électronique. Je le vois dans mon bureau ou chez lui.

Enfance et adolescence d'Anas

Anas a grandi au quartier. Il est l'aîné d'une fratrie de trois. Orienté en enseignement spécialisé après avoir essuyé de nombreuses humiliations, Anas a décroché très tôt.

Enfant, il avait un lien fort avec son père qu'il admirait : Anas adorait faire du sport avec lui. Sa maman, femme de poigne, avait un bon emploi.

Mais le papa doit arrêter sport et travail pour raison de santé. Le père plonge en dépression et abuse de l'alcool. Jeunes adolescents, Anas et son cadet commencent à zoner au quartier. Des dealers majeurs les embarquent dans leurs trafics, ce qui vaudra aux deux frères plusieurs séjours en IPPJ. Mais ces deals combinés aux sacs jacking leur procurent argent de poche et adrénaline.

Suite à un accident, la mère souffre de gros troubles neurologiques et doit, à son tour, arrêter ses activités professionnelles.

Les parents étant considérés comme H.S., Marouane, « l'ami de la famille » passe beaucoup de temps avec les deux adolescents. Il les initie à l'alcool, au cannabis, à la cocaïne.

Marouane fournit Anas en prison. Lors des premières PS d'Anas, il le ramène en voiture et sur le chemin, Marouane propose de l'alcool fort à Anas qui arrive saoul en prison.

Anas me parle beaucoup de ses frère et sœur. Il se sent mal d'avoir foiré dans son rôle d'aîné : « *Ma sœur travaille avant moi, ce n'est pas normal. C'est moi l'aîné.* » « *Mon frère est en prison, je ne suis pas un bon modèle pour lui.* »

Anas souffre de l'alcoolisme de son père qui inverse jour/nuit et vide des canettes au parc avec « *d'autres padres alcoolo comme lui.* » Le père claque tout son chômage en alcool ce qui rend la mère hystérique. La mère HURLE en appelant son fils à la rescousse. La police a dû intervenir à plusieurs reprises car Anas a roué son père de coups.

Anas en veut beaucoup à sa mère aussi qui compare ses fils à sa fille qui, elle, a réussi.

Il se bourre les oreilles avec du rap violent incitant à la Haine, genre Lacrim ou LIM : « *Eux ils savent. On dirait qu'ils parlent de ma vie au quartier* »

Anas oscille entre instants d'introspection et victimisation sur fond de désespoir.

« *Ma tête est toujours en prison. Je tourne toujours en rond* » « *J'ai peur de craquer, d'un jour ne pas me contrôler et de tuer quelqu'un* » « *C'est comme ça, madame* » « *Comment ne pas me laisser tenter par le diable ?* » « *Je suis encore un petit garçon* » « *En IPPJ, je vivais mieux qu'à la maison parce que j'étais encadré* » ; « *Je veux retourner en prison. Avoir un cadre, c'est avoir des murs autour de soi* ».

Ou encore

« Je me suis dit : je dois changer un jour ou l'autre » (influçable). « J'ai envie de changer, d'avancer dans la vie, de rembourser mes victimes (+/- 20 000 euros). J'ai envie d'être utile, de servir à quelque chose »

Mais aussi :

« Je suis dans une famille de soulards »

« Si mon frère et moi on est comme ça (« des voyous ») c'est à cause de ma mère puisqu'elle nous a mis au monde » ; « Mon quartier est un quartier de merde. Ma mère n'a jamais voulu quitter le quartier parce qu'elle voulait rester près de sa mère.» ; « Mon père est un soulard ; je bois à cause de lui »

« Mon quartier me fait mal, mais c'est mon quartier » (Loyauté)

« Je n'ai qu'à aller me faire exploser, mourir en martyr, tuer tous ces mécréants... » « Je vais acheter une kalach et arroser les gens dans la rue ».

Accompagnement :

La force/fragilité d'Anas est d'être sans retenue, tout droit dehors, à livre ouvert.

Dès la période carcérale, nous avons « construit » sa sortie en imaginant différentes pistes afin qu'il ne reste pas coincé trop longtemps à la maison : sport, rendez-vous psy réguliers, rendez-vous réguliers avec son Assistante de Justice (AJ)... Anas a obtenu un emploi dans l'Horeca mais n'a pu s'y tenir car trop tenté par l'alcool. Pendant un an, Anas a refusé toute proposition de formation car sa priorité était de travailler. Il a fini par se refermer sur lui-même, maintenant cependant une régularité sans faille par rapport à nos entretiens. Anas voyait régulièrement Marouane et nous observions qu'après chacune de ses rencontres avec Marouane, il tenait des propos de plus en plus radicaux. A plusieurs reprises il a violenté son père après appel au secours de sa mère. A deux ou trois reprises, Anas est arrivé contusionné dans mon bureau suite à des bagarres.

Les rendez-vous se sont intensifiés, tant avec son AJ qu'avec moi qui sommes ses personnes de confiance. Mais, nous sommes deux femmes « blanc bleu belges » et cela ne suffit pas.

Valorisation ET élargissement du réseau : Comment sortir Anas du cercle vicieux de la victimisation haineuse, porte ouverte à la radicalisation ?

La mobilisation des ressources du réseau primaire est lente et insuffisante.

- 1) Anas continue à fréquenter l'asbl où il peut pratiquer du sport à raison de deux fois par semaine. Il y décharge son adrénaline, mais commence à y trouver un rythme trop routinier.

- 2) En entretien, nous parlons beaucoup de Marouane. Anas sait que « *Il n'est pas bon pour moi, il m'enfoncé* ». En entretien toujours, Anas retrace ses expériences d'humiliation, enfant, adolescent, en prison. Il arrive un jour de février, furieux car il a été injurié et malmené par un agent de sécurité. Je reprends les propos tenus par un autre de mes suivis en prison : « *Tu es entré en prison par le bic et le papier – jugement -, tu en sortiras en prenant le bic et le papier* » et lui propose d'écrire un courrier retraçant les faits au Parquet. Anas n'a jamais écrit un courrier de sa vie et nous passons deux heures à dénoncer les faits par écrit. Anas ressort épuisé et fier de ce difficile exercice de structuration de sa pensée. Il découvre comment structurer un courrier, comment rédiger une enveloppe et pour la première fois, il se rend jusqu'à la boîte aux lettres. Tout ceci, sans trop y croire quand même : « *J'espère qu'il va être puni même si je sais qu'il ne risque pas grand-chose* ». Deux mois plus tard, Anas me contacte, fier comme un paon : le parquet lui a répondu, lui annonçant qu'une enquête était ouverte.
- 3) Bien qu'avidé de travailler, Anas n'a pas réussi à se mobiliser pour chercher un emploi. Pendant un an, il a attendu que sa sœur ou sa mère lui trouvent un job. Attente déçue. Anas déprime, s'enferme sur lui-même et les propos « radicaux » foisonnent. Avec son accord, nous contactons des centres de formation qualifiante où il passe des tests. Il est en attente de réponses à ce niveau. Nous y allons au rythme d'Anas, à savoir, l'investissement d'un centre à la fois (inscription, passation des tests, debriefing puisque non pris jusqu'à présent, accompagnement de la déception et valorisation).
- 4) Depuis 2 mois, j'ai la chance d'avoir un stagiaire psychologue de l'âge d'Anas. Miguel(2), connaissant les textes de Lacrim et LIM, a ouvert la piste du rap, invitant Anas à écouter d'autres chanteurs. Discussions « entre hommes » de la même génération.
- 5) Enfin, le réseau de professionnel en lien avec Anas n'étant constitué que de femmes belges d'origine, nous avons fait appel à un collègue travailleur de rue, marocain d'origine, fin connaisseur du quartier et de ses habitants, qui tisse un lien progressif avec Anas, à domicile. Les deux hommes ont des discussions franches et mon collègue parvient à démonter, sur base d'arguments très concrets, le discours haineux d'Anas. Anas adore ces échanges avec celui qu'il appelle « Brice de Nice ». « *Wouah, Madame, il m'a cassé!* ». « Brice de Nice » introduira prochainement Anas dans l'organisation d'un évènement sur la commune en faisant appel à ses compétences liées à sa bonne condition physique. Anas se sent enfin un peu utile.

Mais Anas, tout en ambivalence, reste très fragile et avance en dents de scie : trois pas en avant, deux pas en arrière. Le travail d'accompagnement est un travail de longue haleine qui nécessite créativité, patience et appel constant aux ressources internes du jeune, aux ressources de son entourage, du réseau.

- (1) Le Pont offre un service d'écoute, d'accompagnement psychologique, d'information et de guidance à tout Molenbeekois sujet à des problèmes de consommation et d'addiction (drogues, médicaments, alcool, jeux,...). Le service offre également une écoute et un soutien aux familles et aux proches. Les entretiens se déroulent au siège de l'a.s.b.l. et/ou sur le lieu de vie (domicile, espaces publics, IPPJ, prisons, etc.)
 - (2) Miguel Figueiredo Dias.
-

Pour ouvrir l'échange, je propose d'abord de présenter le travail de terrain fait par le Relais Enfants Parents. Puis de pointer ce qui fait question pour nous dans le rencontre avec les détenus radicalisés.

D'abord, en quelques mots : l'asbl « le Relais Enfants Parents » a été fondée il y a plus de 20 ans accompagne et soutien les liens des enfants avec leurs parents incarcérés. Nous sommes présents dans trois prisons bruxelloises et six autres prisons en Belgique francophone. Nous suivons des détenus hommes et des détenues femmes également.

Le travail se fait essentiellement au sein de la prison : ce travail s'organise principalement autour des trois volets - d'abord - des entretiens individuelles avec les détenus. Puis, nous encadrons des visites pour les enfants tous les mercredis et enfin le Relais a mis en place des groupes de parole, un lieu d'échange avec les parents incarcérés autour des thèmes touchant la parentalité et le lien avec leurs enfants.

En général, les entretiens sont font dans un parloir ou dans un bureau. Parfois, ils ont lieu dans un couloir.

En accord avec les directions des prisons, les salles de visites sont un aménagées dans la mesure du possible lors de visites des enfants. L'idée est de créer un espace bienveillant au sein de la prison. Les armoires sont ouvertes et contiennent des livres et des jouets. Trois coins différents sont installés pour soutenir ces rencontres particulières. Un coin « mousses » pour sauter, construire, se cacher. Un deuxième coin offre la possibilité de faire des activités créatives (dessin, bricolage) et le troisième coin invite à se reposer et échanger de la tendresse sur des coussins doux entourés des livres.

Nous rencontrons des détenus prévenus ou condamnés pour courte ou longue peine. Les faits commis sont de toutes catégories pénales.

¹⁷ Psychologue au Relais Enfants Parents prisons de Bruxelles

Nous ne nous occupons pas des faits en question. Notre intérêt tourne autour des effets de ce contexte sur les enfants. Car si le crime est commis par le parent adulte, c'est l'enfant qui vit une peine par cette mesure d'éloignement et de rupture. Au cours de ces deux dernières années nous sommes confrontés à des demandes faites par des détenus arrêtés ou jugés pour fait de terrorisme et participation à des activités de djihadisme. Ils sont jugés pour avoir eu des rôles de recruteurs, ou bien pour avoir participé à des activités terroristes, des personnes fragilisées qui ont glissé dans un monde d'extrémisme.

Comment font-ils appel à nous ? La demande se fait principalement par le détenu qui est libre d'envoyer un rapport à notre service. La demande peut venir également par un organisme de justice (SAJ, SPJ, Tribunal de la jeunesse), un avocat ou la mère des enfants. Dans la grande majorité, les détenus sont demandeurs et il n'y pas de contrainte.

Depuis les attentats à Paris et à Bruxelles, les mesures de détention pour les « radicalisés » se sont renforcées ce qui rend les conditions de travail et la possibilité de rencontre avec eux difficile. Parfois, par exemple, pour qu'ils se rendent aux parloirs pour un entretien, la prison doit être en arrêt total car il y a interdiction de contact avec les autres détenus. Souvent, ces mesures empêchent l'entretien parce que cela demande une organisation plus lourde de la part des agents pénitentiaire. Le mot d'ordre dans les prisons est « isolement ».

De mon travail, je pourrais témoigner des bribes de rencontres avec deux détenus jugés pour des longues peines pour actes de terrorisme. Il s'agit de deux personnes accusées d'être « recruteurs ». La première personne, nommé « Jean », Belge converti en Islam et l'autre personne, que je nommerai « Omar », un Français musulman d'origine magrébine.

J'avoue que quand Danièle Pierre m'a demandé de témoigner de ce travail, le premier sentiment que j'ai vécu était de la frustration. Cette frustration venait du fait qu'en rencontrant ces personnes en prison c'est déjà « arriver trop tard », « il n'y pas de demande de leur part », « pas de questions posées par ces pères de familles ». Les entretiens avec eux étaient plutôt comme une exposition de leur « vérité » sur le monde, sans nuances, surtout sans questions.

J'ai dit « bribes » de rencontres car il n'y a pas de demande de la part de Jean et Omar pour des entretiens. Leur demande tournait autour de l'organisation de contact avec les enfants, principalement. Puis, l'entretien sert comme un podium pour diffuser de manière assez insidieuse des paroles sur leur vérité. Les deux hommes présentent une personnalité forte, charismatique. Ils

communiquent par mode de séduction. Les deux sont polis, communicatifs et ils n'ont à aucun moment transmis le sentiment de menace ou d'agressivité. Le discours est idéologique, général, autour de l'injustice. Par ex : « l'Occident a fait des horreurs plus graves contre des populations innocentes ». Il n'y pas de parole personnelle, subjective. Ni Jean ni Omar ne parlait de leurs histoires de vie, leurs origines, leurs parents.

Les deux pères sont en demande pour garder le lien avec leurs enfants et semblent touchés lors de visites. Ils passent des visites plutôt agréables, chaleureuses. Les enfants sont visiblement contents de venir voir leur père.

Les deux sont interdits de contact avec la mère des enfants et d'autres membres de la famille. Le lien avec les enfants ne peut que passer par des services comme le Relais.

On a posé la question sur ce qui était différent dans le travail avec ces détenus. Je vais apporter deux moments pour mettre en avant les embarras et les questions dans ce travail. Ces embarras nous questionnent au travail. Nous n'avons ni de mode d'emploi ni des réponses.

Le premier moment s'est passée autour d'une visite des enfants de monsieur « Jean ».

Au mois de décembre nous invitons les parents détenus et les enfants à une visite-fête « St Nicolas ». Une personne déguisée en St Nicolas impressionnant nous rejoint dans la salle de visite de la prison où il distribue bonbons et cadeaux.

Lorsque tous les enfants s'amuse, Monsieur « Jean » a pris ses trois enfants dans un coin de la salle en les entourant avec ses bras. Il était visiblement perturbé. C'est comme si il avait voulu les isoler des autres, comme pour les protéger contre... contre quoi ?

Les enfants étaient manifestement tiraillés. Interdits de bonbons et des cadeaux, ils regardaient avec étonnement ce monsieur à la longue barbe blanche déguisé et les enfants qui recevaient des jouets, joyeux et amusés.

La deuxième fille de Jean, « Fatima », une petite fille très curieuse, vive, qui pose beaucoup de question s'échappe des bras de son père pour venir m'informer que son père dit que monsieur St Nicolas est un menteur et qu'il n'y pas d'autres fêtes que la fête de l'Aïd.

Que dire à cette petite fille ? Qu'est ce qui est légitime à dire ? C'est comme si elle était venue apporter la parole de son père en questionnant « mais quand même... qu'est-ce que vous en dites » ? L'embarras de cette enfant nous met en mouvement, en question.

Dans d'autres visites Jean a également remarqué que les enfants étaient attirés par les livres disponibles en salle de visite. Il a fait des remarques dévalorisantes concernant ces livres de contes et des histoires d'Occident. Au bout de deux visites - le message était transmis à la mère des enfants - qui s'amène avec une pile de livres pour enfants « islamiques » et demande de les faire entrer en salle de visite.

De quoi ce père souhaite-t-il protéger ou éloigner les enfants ?

Un autre moment : Omar reçoit la visite de deux de ses filles. Elles arrivent dans la salle de visites, s'installent devant leurs pères et restent figées en écoutant le discours de leur père pendant une heure et demie. Nous nous sommes demandé si la visite était réellement pour le bien-être des filles ou bien une obligation à remplir envers leur père ?

La question se pose : s'agit-il de fermeture et de rejet d'une culture occidentale ou bien il s'agit de la transmission de valeurs d'un père vers ses enfants ?

Avant de conclure, quelques mots sur un **projet autour des histoires et de contes dans nos « groupe de parole » à la prison d'Ittre.**

En collaboration avec une conteuse professionnelle, nous avons lancé en 2015 un groupe de parole des détenus autour du thème des « contes ».

Le message était double :

D'abord que leurs enfants adorent les histoires. Les histoires racontées à partir des livres ou de mémoire nourrissent leur imaginaire. Vivre ce moment d'histoire avec son enfant, était un beau moment de complicité et de tendresse possible.

En pratique la conteuse a travaillé avec les pères sur comment attirer l'attention de l'enfant et susciter son intérêt.

Dans un second temps, les détenus étaient invités à découvrir les contes traditionnels. Connaissaient-ils **des histoires, des contes, des légendes de leur enfance** ? Raconter à son enfant des histoires de sa culture, c'est aussi lui transmettre une part de soi-même et enrichir ses racines.

Nous posons la question si ce groupe pourrait avoir lieu dans le cadre de la nouvelle aile dite spéciale terroristes ouverte à Ittre.

Pour terminer quelques-unes de nos réflexions autour de la pratique :

-le malaise au sein même de l'équipe - est ce qu'un détenu accusé de radicalisation qui ne serre pas la main du psychologue exprime un signe de non-respect ?

- une réflexion au niveau psychologique - possibilités d'ouvrir et d'accueillir la souffrance des enfants, de la famille, de la fratrie.

- au niveau de la personne - comment soutenir un mode de pensée individuelle ?

La réinsertion, la dédramatisation, sortir d'une fascination, recruter en eux l'autre part d'humanité.